

HÉLÈNE LENOIR

SON NOM
D'AVANT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1998/2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1769-1

Elle attend toute seule à l'arrêt d'autobus, du côté des numéros pairs de l'avenue. On lui donnerait à peine vingt ans, en blue-jean et imperméable court, ouvert, une sacoche en bandoulière. De loin, on pourrait la prendre pour un jeune homme à cause de sa taille, de sa carrure, de sa façon d'attendre debout, les jambes écartées, les mains dans les poches de son imperméable ouvert, regardant sans la voir l'affiche verte collée sur la haute palissade d'un chantier de l'autre côté de l'avenue, presque en face de l'arrêt où elle se tient, l'air préoccupé, presque courroucé, mais ça n'a sans doute rien à voir avec l'affiche, elle était déjà comme ça en arrivant, peut-être contrariée de devoir attendre, d'avoir couru pour rien après le bus de cinquante-six qui avait du retard à cause des perturbations dues aux travaux de la place Stanislas.

Une grosse moto passe montée par un homme brun à lunettes, sans casque, écharpe rouge vif, veston moutarde, pantalon foncé. Il ralentit, la regarde, la salue en inclinant la tête et en levant

la main, comme s'il la connaissait. Elle ne réagit pas. Elle consulte sa montre, se retourne vers le plan de la ligne du bus, puis vers la chaussée, les pieds écartés au bord du trottoir. Elle lève la tête sur sa gauche, vers le haut de l'avenue, guettant, bien qu'il soit encore trop tôt, l'apparition du front massif et carré de l'autobus entre les véhicules qui approchent, ralentis par des feux, des piétons, des camionnettes garées en double file.

A cinquante mètres de l'arrêt, au numéro 112, le fleuriste vient d'ouvrir les larges portes vitrées de son magasin et de dérouler à la manivelle le store de grosse toile rouge foncé au bout duquel pend une large bande bordée de vaguelettes festonnées où on peut lire *Riviera Fleurs* en élégantes cursives dorées. La femme et les deux filles commencent à sortir des petits bancs, des tabourets puis des pots qu'elles disposent sur le trottoir sous la toile inclinée. Elles se ressemblent : courtes, maflues, la croupe, le ventre et les seins opulents vaguement démarqués par les cordons noués dans le dos d'un tablier bleu pâle dont la bavette pend chez celle des filles qui porte de gros bijoux métalliques. Les deux sœurs sont chaussées d'escarpins de cuir lisse pointus, à talons fins, visiblement inconfortables, tandis que leur mère va et vient plus aisément dans ses sandales jaunes à semelles compensées. De l'eau coule sur le trottoir, abondamment mais sans bruit ; ça vient de l'intérieur du magasin où le

père circule en sabots de caoutchouc, piquant dans les seaux de fleurs de longues baguettes surmontées d'une mince ardoise où il vient d'inscrire les prix à la craie. La pendule de l'église Saint-Pierre proche mais invisible sonne quatre fois deux coups pesants sur les deux mêmes notes puis dix coups lents, encore plus pesants, sur une note plus basse. La jeune fille regarde sa montre, se balance sur ses pieds écartés au bord du trottoir, se tourne, le visage froncé, vers le bout de l'avenue où l'autobus devrait apparaître dans quatre minutes normalement.

Un homme en veston moutarde et pantalon gris foncé enlève ses gants de cuir et lisse ses cheveux en se regardant attentivement dans la vitre du marchand de vin qui jouxte le Riviera Fleurs, puis il s'approche d'un pas allègre de l'arrêt, descend sur la chaussée pour se placer devant la jeune fille qui est ainsi aussi grande que lui. Il porte une écharpe de fine laine rouge vif autour du cou, des lunettes à monture d'écaille. Ses cheveux courts, foncés, sont très clairsemés sur le haut de son crâne. Malgré l'assurance désinvolte avec laquelle il aborde la jeune fille, on sent qu'il ne la connaît pas, qu'ils se voient pour la première fois. Il lui parle. Elle s'est reculée et l'a d'abord regardé avec cette expression d'impatience agacée qu'elle avait pour guetter son autobus. Une méfiance peut-

être. Puis elle sourit, écoute ce que lui dit cet homme avec une attention sceptique et amusée. Il a posé son pied droit sur le bord du trottoir. En parlant, il remue les mains, les épaules, la tête, regarde avec elle vers le haut puis vers le bas de l'avenue bordée de platanes. Il doit avoir entre trente-cinq et quarante ans.

La mère du Riviera semonce ses filles en leur montrant, le bras tendu vers les pots de chrysanthèmes, que quelque chose ne va pas. Elles l'écoutent, détournées, la paupière lourde, le menton levé, l'une tripotant son collier, l'autre allumant une cigarette au filtre jaune. Puis elles s'exécutent en bougonnant.

La main droite de l'homme s'avance vers le bras de la jeune fille, l'effleure, s'écarte puis le touche en esquissant une petite tape d'encouragement, de félicitation ou de satisfaction comme à la conclusion d'un marché. Elle hésite, sourit toujours mais sans gaieté, embarrassée peut-être. Elle regarde encore vers le haut de l'avenue, lui dit quelque chose qu'il réfute aussitôt avec douceur, la tête inclinée sur le côté, balançant d'avant en arrière son corps en appui sur sa jambe droite légèrement pliée posée sur le bord du trottoir. Un camion-benne s'est arrêté devant la palissade qui fait face à la jeune fille au moment où elle semblait vouloir, par-dessus la tête de l'homme, déchiffrer les deux lignes du texte imprimé en haut à gauche, blanc sur l'affi-

che verte. Le soleil est encore indécis. S'il apparaîtrait, il illuminerait le magasin de motos au 120, la boutique encore grillagée de l'armurier au 116, le store du Riviera Fleurs, la vitrine du marchand de vin, celle couleur bronze de la boutique des pompes funèbres au 102, et l'arrêt lui-même où un sexagénaire attend en lisant son journal.

On les voit descendre l'avenue côte à côte. L'homme parle, remue les mains. La jeune fille regarde les trois grosses femmes affairées dans les pots de fleurs, le trottoir inondé, puis la vitrine de l'armurier, les motos qu'on est en train de sortir, de disposer en épi en laissant un passage au milieu des deux rangées, un chien roux qui lève la patte contre le tronc d'un platane en la regardant, puis la confiserie à l'intérieur acajou, une porte d'immeuble dont le pas vient d'être lessivé, le trottoir à cet endroit est encore très mouillé. Ils traversent la rue Galilée, croisent une jeune femme blonde au teint laiteux portant un enfant noir dans ses bras. Ils continuent, lui volubile, elle taciturne, songeuse, les mains dans les poches de son imperméable ouvert. Au bout d'une trentaine de mètres, il s'arrête, lui touche le bras, le saisit. Elle se retourne vers lui. L'autobus passe derrière elle, descendant l'avenue à bonne allure, sans doute pour rattraper ses deux minutes de retard. Ils reviennent sur leurs pas, entrent au café Le Galilée, s'asseyent à la terrasse couverte, fermée par